Les Actes des Apôtres — Volet V

Claude Berruer : Les deuxième et troisième voyages missionnaires de Paul (Actes 15-20)

Joël Massip : L'élection : du peuple choisi à l'universalisme

Première partie. Claude Berruer — Les deuxième et troisième voyages de Paul (Actes 15-20)

Paul et Barnabé se séparent

Alors, on poursuit donc notre voyage — c'est le cas de le dire. On arrive bientôt quand même à la fin de nos efforts, puisque la dernière fois on avait suivi Paul dans son premier voyage missionnaire, qui l'avait emmené à Chypre, puis jusqu'à Antioche de Pisidie, avant de rentrer à Antioche de Syrie, puis de repartir à Jérusalem pour ce qu'on appelle parfois un peu abusivement le concile de Jérusalem, sur lequel nous avions terminé notre séquence. Aujourd'hui, on va encore beaucoup voyager, puisqu'on va suivre les deuxième et troisième voyages missionnaires de Paul, des chapitres 15 à 20.

Après le concile de Jérusalem, Paul et Barnabé retournent à Antioche et se préparent à partir. Mais il y a un petit contentieux entre eux. Ça rassure : dès l'origine de l'Église, les apôtres ne sont pas toujours d'accord entre eux. Barnabé voudrait à nouveau être accompagné par Marc, qu'on appelle aussi Jean, sans doute l'évangéliste. Mais Paul en veut un peu à Marc de les avoir laissés tomber lors du premier voyage, entre Chypre et Antioche de Pisidie. Il s'oppose donc à la venue de Marc. Barnabé se sépare de Paul et retourne à Chypre, son pays d'origine. C'est la dernière apparition de Barnabé dans les Actes des Apôtres.

Paul va donc s'adjoindre un autre compagnon, Silas. On retrouve toujours cette idée que Paul — à l'exception d'Athènes, on y reviendra, où on le verra seul — part toujours au moins à deux, sans doute en souvenir de ce que le Christ a envoyé ses disciples deux par deux.

Retourner vers les Églises fondées : Timothée

Il repart donc vers les terres qu'il a déjà traversées la dernière fois. Une carte par ici : voilà, il va repartir vers la Cilicie et repasser par un certain nombre de villes qu'il avait déjà traversées. C'est toujours cette idée chez Paul de retourner, quand il le peut, là où il a déjà fondé une Église, pour conforter les croyants dans la foi. C'est aussi une idée qui traverse l'histoire de l'Église : on n'est pas croyant une fois pour toutes. On a en permanence à être conforté dans la foi qu'on a reçue. On peut penser au voyage apostolique du pape en ce moment en Amérique latine, qui va à la rencontre d'Églises

déjà anciennes pour conforter les fidèles dans la foi, comme il est venu le faire en France récemment.

Et il va rencontrer, dans la ville de Lystres, un autre personnage qui va régulièrement le suivre : c'est Timothée. Timothée est de culture grecque, de père grec — son nom d'ailleurs, Timothée, « qui craint Dieu », est évidemment un nom grec —, mais de mère juive. Sans doute une mère juive pas complètement observante, puisque Timothée n'est pas circoncis, et Paul va le faire circoncire. On peut trouver ça un peu curieux après le concile de Jérusalem, où Paul s'était engagé pour qu'on ne force pas ceux qui se convertissaient au Christ à passer par la circoncision. Mais Timothée est de mère juive, donc Paul le fait circoncire. On voit toujours Paul à la charnière de ses origines juives, de sa foi juive et de la foi au Christ.

Guidés par l'Esprit : l'appel de la Macédoine

Le voyage de Paul se poursuit. Il est en Cilicie, le sud de l'actuelle Turquie, pas très loin du Taurus; il a donc rencontré Timothée à Lystres, et puis il continue vers le nord, dans cette province qui s'appelle la Phrygie. Et là, assez curieusement peut-être, son parcours est interrompu par le Saint-Esprit lui-même. On a vu que les Actes des Apôtres, ce sont aussi les actes de l'Esprit : l'Esprit, le Seigneur, par des voix, par des anges, est toujours là aux côtés de Paul, pour bien attester que le chemin de Paul vers les païens est une volonté du Seigneur. Les Actes nous disent : « Le Saint-Esprit les ayant empêchés d'annoncer la Parole en Asie, parvenus aux confins de la Mysie — on retrouve là les provinces de l'époque —, ils tentèrent d'entrer en Bithynie, mais l'Esprit de Jésus ne le leur permit pas. »

Vous voyez qu'ils tentent d'aller vers l'extrême nord, la Bithynie, par là-haut, mais ils doivent se diriger vers l'ouest. Ça ne veut pas dire évidemment que l'Esprit empêcherait d'aller évangéliser telle ou telle région, mais c'est sûrement aussi le constat par Luc qu'il y a d'autres évangélisateurs, et que l'urgence missionnaire est peut-être plus du côté de l'ouest que du côté du nord, où il y a peut-être déjà des disciples du Christ en train d'annoncer la bonne parole.

Ils partent donc vers l'ouest, et Paul a là une vision — on a vu dans les Actes plusieurs occurrences où un personnage a une vision : c'est la vision d'un Macédonien qui le prie de passer en Macédoine, donc en Occident. Je reviens à la carte : après l'évangélisation de ce qui était la partie orientale de l'Empire romain, jusqu'à Antioche de Pisidie, le deuxième voyage va le conduire du côté occidental, après avoir traversé la mer Égée. On va le suivre : il va aller à Troas, prendre la mer, puis se rendre à Philippes, à Thessalonique — la belle ville de Thessalonique —, et puis il descendra ensuite vers Athènes avant d'aller rejoindre Corinthe. On voit bien là comment l'Évangile s'étend du monde oriental, peu à peu, vers la partie occidentale de l'Empire.

L'entrée en scène de Luc : les sections « nous »

Lorsque Paul part vers l'Occident, c'est l'entrée en scène de Luc, le narrateur, qui cette fois s'intègre aux compagnons qui suivent Paul. C'est ce que les exégètes appellent les

« sections nous » : le narrateur raconte en « nous » et fait donc partie des compagnons de Paul. C'est donc avec Luc, Silas et sans doute Timothée que Paul arrive dans la ville de Philippes.

Philippes, Thessalonique, Bérée : Paul, un homme des villes

Paul va suivre là une voie romaine, une très longue voie romaine qui, par différents détours, avec un peu de mer ici ou là, va quasiment de Byzance jusqu'à l'actuelle côte adriatique.

Philippes est une ville ancienne : elle a été créée par le père d'Alexandre, Philippe, et elle a accueilli une bonne partie de vétérans romains. C'est donc une ville où l'attachement à l'Empire romain est évidemment très fort. Thessalonique, c'est la capitale de la province, le siège du proconsul. Et puis Bérée, une troisième ville où Paul va s'arrêter, est la ville où siège la représentation provinciale, et donc l'élite de la région.

On a bien là la confirmation de ce qu'on avait déjà aperçu dans le premier voyage missionnaire : l'Évangile, mis à part Jérusalem, a quand même un cadre très rural — Tibériade, son environnement, etc. Les métaphores de l'Évangile sont d'ailleurs souvent rurales dans les paraboles, tandis que Paul est un urbain : il vient de Tarse, et il va progressivement cheminer dans différentes villes de l'Empire romain. J'avais dit, je crois, la dernière fois, que si on fait un travail sur les métaphores de Paul, elles sont plutôt empruntées au monde de la ville, de l'architecture, de la construction, de la pierre d'angle, qu'au monde rural. Là, on le suit vraiment à travers quelques grandes villes romaines.

Philippes : Lydie et sa maisonnée

À Philippes, il y a une ville antique importante. Dans cette partie occidentale de l'Empire, les juifs sont évidemment moins nombreux que dans la partie orientale : la diaspora n'a pas été aussi importante dans ces régions-là, et il n'y a pas partout des synagogues. Pour ouvrir une synagogue, il faut au moins dix familles. Il y en aura une à Thessalonique, mais il est probable qu'à Philippes il n'y ait pas de synagogue, ce qui explique la rencontre de Paul avec Lydie près d'un fleuve. Vous avez là le site actuel, qui a été aménagé. Les Actes nous disent que Paul, voulant prier, s'approche du fleuve — sans doute pour permettre les ablutions — et rencontre donc Lydie et sa maisonnée.

On nous donne la ville d'origine de Lydie : elle est de Thyatire, dans la partie orientale. Elle est marchande de pourpre, et elle fait donc partie de ces réseaux commerciaux qui ont évidemment permis à Paul d'aller et venir de part et d'autre de la mer Égée, dans les deux parties de l'Empire. Il y a un travail de prédication de Paul, et Paul va baptiser Lydie et sa maisonnée. C'est la tradition de l'époque : la liberté personnelle est moins développée qu'aujourd'hui. Si on baptise le chef de maison — ici une femme, la cheffe de maison —, toute la maisonnée suit et toute la maisonnée est baptisée. On avait vu ça avec Corneille : lorsque Pierre le baptise, c'est toute la maisonnée de Corneille qui est baptisée.

C'est donc l'apparition d'une première femme auprès de Paul dans le récit des Actes. Luc accorde quand même beaucoup d'importance aux femmes : on aura Priscille et Aquila, on aura Chloé, etc.

Parenthèse : Paul et les femmes

Du coup, je m'arrête trente secondes pour dire un petit mot de « Paul et les femmes ». Je reprends le titre d'un ouvrage de Michel Quesnel, ce prêtre oratorien qui a été recteur de la Catho de Lyon, et qui a publié il y a quelques années cet ouvrage : *Paul et les femmes. Ce qu'il a écrit, ce qu'on lui a fait dire*. Car Paul a quand même une réputation un peu solide de misogyne, alors que d'assez nombreuses femmes interviennent dans le fil du récit des Actes ou sont mentionnées dans les lettres de Paul.

On s'appuie, pour disserter sur la misogynie de Paul, sur la lettre aux Corinthiens, où Paul semble défavorable au mariage. Ce n'est pas qu'il considère les femmes comme particulièrement dangereuses, mais il faut se resituer dans un contexte où Paul croit la fin des temps imminente : il conseille de façon générale à chacun de garder le statut qui est le sien, puisque l'avenir, l'avenir proche, c'est le Royaume. Il conseille donc aux célibataires de rester célibataires, ce qui n'est pas une condamnation des femmes ou du mariage.

Là où ça se complique, c'est un peu plus loin, toujours dans la lettre aux Corinthiens, au chapitre 11, où il fait obligation aux femmes de se couvrir les cheveux, avec une formule qui évidemment passe mal en 2026 : « La femme doit avoir sur la tête un signe de sujétion. »

Mais si vous lisez un peu plus attentivement le texte, pour ne pas aller trop vite, ces femmes qui doivent se couvrir sont quand même celles qui prient et prophétisent. Cela veut dire que Paul, même s'il appelle les femmes à l'humilité ou à la discrétion, n'est pas en train de les exclure de l'espace public ou de l'espace de prière. Puis vous avez un commentaire un peu compliqué sur la création de la femme : comme elle a été créée en second, elle devrait être moins importante que celui qui a été créé en premier. Mais Paul écrit : « De même que la femme a été tirée de l'homme, ainsi l'homme naît par la femme, et tout vient de Dieu. » On ne peut donc pas trop vite taxer Paul d'une misogynie très forte.

Là où c'est plus compliqué — je n'ai pas relevé les citations —, c'est qu'il y a des passages objectivement misogynes dans les lettres à Timothée et à Tite. Ce sont des lettres tardives qui sont assurément, nous disent les exégètes, de la main de disciples de Paul, mais pas de Paul lui-même. Elles sont de la fin du siècle, vers 95-100, donc trente ans après la mort de Paul. L'avis des exégètes — je vous cite là Odile Flichy —, c'est de dire : « Il est clair que les maisons chrétiennes veulent garder une bonne réputation vis-à-vis du dehors, qui devient critique et dangereux. » Le « dehors », ce sont ceux qui ne sont pas chrétiens et qui trouvent que la liberté chrétienne est un peu excessive. La liberté accordée aux esclaves et aux femmes est mal vue, et du coup on en revient à une conception patriarcale. Cette conception patriarcale se fait alors jour et engage pour longtemps une vision de la femme soumise dans la maison chrétienne.

La thèse de Michel Quesnel, c'est finalement que le patriarcat est une réalité qui traverse la plupart des civilisations. Il y a une petite fenêtre avec le regard du Christ sur les femmes, et le regard de Paul sur les femmes lorsque c'est vraiment Paul qui s'exprime. Puis cette fenêtre se referme très vite, dès la fin du Ier siècle, avec un retour au patriarcat et à la subordination de la femme. Si ça vous intéresse, c'est très facile d'accès : allez voir Michel Quesnel.

Philippes : la servante devineresse et la prison

J'en reviens à notre voyage. Paul est donc à Philippes. Le baptême de Lydie et de sa maisonnée a eu lieu. Lydie les accueille même dans sa maison. Il y a une formule un peu curieuse dans les Actes, où Luc dit qu'elle les « contraignit » à venir dans sa maison. Cela rappelle que Paul a toujours eu le souci de son indépendance, jusqu'à refuser d'être assisté, et qu'il cherche en permanence, conformément à ses origines, à gagner sa vie par un travail dans l'artisanat textile. Il y a peut-être aussi, pour Paul et ses compagnons, une tension entre s'installer à Philippes, dans les maisons, ou repartir pour le service de la mission.

Vient à ce moment-là le récit de l'exorcisme d'une servante douée d'un don divinatoire. Cette servante est fascinée par Paul : elle le suit, et Paul va jusqu'à l'exorciser de ses pouvoirs magiques. Seulement, ça ne plaît guère aux maîtres de la servante, qui faisaient commerce des dons divinatoires de ladite servante, et ils s'en prennent à Paul, qu'ils accusent de prosélytisme. Il faut se rappeler qu'on est à Philippes, dans une ville très marquée par la culture romaine, où les juifs ont un certain nombre de droits : ils peuvent pratiquer leur culte, ils peuvent collecter l'impôt pour le Temple, mais ils ne sont quand même pas encouragés à faire un prosélytisme qui contredirait le culte romain, et notamment le culte impérial.

On fait donc appel aux chefs de la cité — comme c'est une cité créée par des militaires, les chefs s'appellent les stratèges. Ils font flageller et emprisonner Paul et Silas, et on a donc un premier récit d'emprisonnement de Paul. On s'est dit la fois dernière combien Luc travaillait finalement un peu à la manière de Plutarque, avec des vies parallèles de Pierre et de Paul. Pierre a été emprisonné à plusieurs reprises, Pierre a été miraculeusement délivré ; de même Paul va être miraculeusement délié de ses chaînes. Il ne quitte pas pour autant la prison. Le gardien, qui croit avoir failli, se prépare à se suicider : c'est ce qu'évoque l'iconographie que vous avez là, où vous voyez le gardien en train de se mettre l'épée sur l'abdomen. Paul évidemment l'en dissuade ; il lui explique qu'il n'est aucunement coupable, et c'est la conversion du gardien et des siens.

Mais Paul est toujours en prison, même s'il a été miraculeusement libéré de ses chaînes. On a donc encore en arrière-plan, comme souvent dans les récits de prison — on l'a vu pour Pierre —, une évocation de la résurrection : la prison comme un tombeau dont on va sortir vivant et libre, comme le Christ est sorti ressuscité du tombeau.

Paul, citoyen romain

Les stratèges, pour une raison qu'on n'explique pas très bien — les Actes ne sont pas très clairs à cet égard —, ordonnent la libération de Paul. Mais Paul veut que les stratèges viennent eux-mêmes le libérer, et c'est là la première occurrence où Paul, pour justifier cette exigence, fait valoir son statut de citoyen romain. Je vous rappelle que Paul a sans doute été citoyen romain par filiation : quelqu'un qui était citoyen romain pouvait aller déclarer son fils comme citoyen romain. Mais l'administration romaine ne délivrait pas d'attestation de citoyenneté, et lorsque vous voyagiez, pour prouver votre citoyenneté, il fallait au moins deux témoins — toujours deux personnes pour attester de la vérité. Il est donc probable que Paul avait suffisamment de témoins pour faire valoir son statut de citoyen romain. Les stratèges le libèrent, et ils quittent la ville. Ils vont saluer Lydie et sa maisonnée, et quittent Philippes.

Les Actes ne parleront plus de la ville de Philippes : Paul n'y reviendra pas. Mais vous avez une épître aux Philippiens où Paul dit son attachement, presque son affection, aux croyants de cette ville — Philippiens 1, 8 : « Dieu m'est témoin que je vous chéris tous dans la tendresse du Christ Jésus. » L'épître aux Philippiens est sans doute écrite — c'est ce qu'évoque la gravure que vous avez là — à un moment d'emprisonnement de Paul, soit à Éphèse, soit à Césarée, soit à Rome.

Thessalonique et Bérée

On continue. Ils étaient à Philippes; ils continuent vers Thessalonique, puis iront vers la ville de Bérée. Thessalonique est une grande ville. Il y a sans doute dans les réseaux de Paul des gens qu'il connaît déjà, puisqu'il est accueilli par Jason. Ce sont toujours ces réseaux commerciaux, sans doute, qui lui donnent un certain nombre de repères. Là, il y a une synagogue, et on retrouve le schéma habituel dans plusieurs villes : Paul commence par aller prêcher aux juifs dans le cadre de la synagogue. Il n'est pas tout de suite persécuté, puisque cela dure trois sabbats, et il se livre à une exégèse de la Loi et des Prophètes autour du cœur de la révélation, comme à Emmaüs dans l'Évangile de Luc : le Christ devait souffrir pour entrer dans sa gloire.

Les juifs sont quand même attentifs, puisqu'ils le supportent trois sabbats. Mais cela ne suscite que quelques conversions chez les juifs, et des conversions un peu plus nombreuses chez les païens, ce qui suscite à nouveau l'hostilité des juifs. On repère dans les Actes une double accusation. On nous dit : « Ces gens-là ont révolutionné le monde entier. » C'est sûrement excessif au moment où Paul et ses compagnons sont à Thessalonique; c'est peut-être plus vrai lorsque Luc écrit les Actes, parce qu'alors la mesure du travail de Paul et de l'expansion de la Parole est déjà plus visible. Et puis surtout on accuse Paul de ne pas respecter les édits de César, en présentant un autre roi que l'empereur.

On recherche Paul, on ne le trouve pas. Finalement, on interpelle son hôte Jason, qu'on retrouve dans l'épître aux Philippiens, et Paul va quitter Thessalonique pour Bérée. C'est la fin de la section « nous » : pour une raison mystérieuse, Luc ne s'intègre plus aux compagnons de Paul. On le retrouvera au retour en Macédoine.

À Bérée — je n'insiste pas —, c'est le scénario connu : il prêche à la synagogue, les juifs sont hostiles, il y a une menace de persécution, et cela suscite le départ de Paul pour Athènes, où il part seul. Pour une raison mystérieuse, Silas et Timothée ne le suivent pas et ne le rejoindront que plus tard.

Vous avez aussi deux épîtres aux Thessaloniciens. La première sera écrite à Corinthe en 51, et tous les exégètes nous présentent cette première lettre aux Thessaloniciens — on en a réentendu quelques extraits dans la liturgie récente — comme le premier texte chrétien, parce qu'elle est évidemment écrite avant les évangiles et avant les Actes.

Athènes, la cité de la philosophie

Et nous voilà donc rendus à Athènes, où Paul va arriver seul. C'est le seul moment des Actes où Paul n'est pas en équipe. Évidemment, on n'est plus dans la grande Athènes du IVe siècle : la ville est passée de [chiffre inaudible] habitants à 10 000. Mais Athènes continue de fasciner par son rayonnement artistique, intellectuel et culturel.

Vous avez là quelques paragraphes des Actes presque un peu amusants, parce qu'on voit Paul quasiment comme un touriste, qui visite Athènes, qui découvre les nombreux monuments religieux et qui est indigné par l'importance donnée au culte des idoles, puisqu'il y a assurément des statues de dieux, des statues diverses à chaque coin de rue. Et là, on le voit fréquenter simultanément la synagogue d'Athènes et l'agora, cette grande place où tout le monde chemine : des passants, mais aussi des philosophes, puisqu'Athènes, même un peu décadente, a gardé ses quatre écoles philosophiques — les platoniciens à l'Académie, les aristotéliciens au Lycée, les stoïciens au Portique et les épicuriens au Jardin. Dans les Actes, ne sont cités que les stoïciens et les épicuriens. Et c'est devant eux que Paul va s'exprimer, entre autres lorsqu'il sera invité à parler, un peu plus au sud de l'agora, sur l'Aréopage.

Il faudrait beaucoup de temps pour évoquer le stoïcisme et l'épicurisme — là, je pourrais déjà laisser la parole à Joël. Ce qu'on peut dire, extrêmement sommairement, c'est que le stoïcisme défend finalement une pensée panthéiste, c'est-à-dire qu'un principe rationnel gouverne l'ensemble de l'univers. La morale stoïcienne, c'est d'essayer de préserver dans le microcosme qu'est une société, qu'est un individu, l'ordre qui est garanti par cette rationalité transcendante dans le cosmos. L'épicurisme, au contraire, est une philosophie matérialiste, surtout connue pour la recherche du bonheur par l'ataraxie, c'est-à-dire la limitation de toute passion et de toute superstition.

Donc, à Thessalonique et à Philippes, on était dans un contexte où il y avait de la magie, des arts divinatoires. Là, nous sommes dans la cité de la philosophie, où les contradicteurs peuvent appartenir à différents mouvements philosophiques. Lorsque Paul s'exprime, il convainc assez peu ces philosophes, qui le traitent de perroquet — littéralement de « picoreur de graines » ; la Bible liturgique, pour l'instant, traduit « radoteur ». En tout cas, on accuse Paul de picorer à droite et à gauche des éléments, mais de ne rien présenter de fondamentalement original.

Et puis on l'accuse — c'était aussi un souci à Athènes — d'être le propagandiste de divinités étrangères. Paul a prononcé le nom de Jésus, et puis il a parlé de la résurrection; or la résurrection, en grec, c'est *anastasis*. Certains pensent qu'Anastasis est une déesse. On l'accuse donc de diffuser des cultes qui ne sont pas les cultes de la cité athénienne.

Ceci dit, la rencontre à Athènes n'est pas un procès. On verra Paul arrêté et devoir faire des plaidoiries lors de procès dans la suite des Actes. Là, sur l'Aréopage, on va avoir un argumentaire : Paul va essayer de répondre à la curiosité des Athéniens pour présenter la religion qu'il défend. Il va quitter l'Aréopage libre. Mais finalement, Luc pense peut-être quand même à Socrate, car si Paul n'a pas été condamné, il est quand même présenté comme le témoin incompris de la vérité, ce qu'était Socrate au moment de son procès.

Le discours à l'Aréopage

On va s'arrêter un peu longuement sur le discours à l'Aréopage. Je vous ai mis des petites couleurs. C'est construit, comme toujours chez Luc, selon les règles de la rhétorique. Vous avez — on va y revenir — ce que je vous ai mis en bleu : l'exorde, où il s'agit de mobiliser son auditoire. C'est ce qu'on appelle en latin la *captatio benevolentiae* : il faut saisir la bienveillance de l'auditoire pour qu'il ait envie de continuer à vous écouter. Et là, Paul va dire aux Athéniens : « Finalement, je reconnais en vous un peuple très religieux. » Il a été indigné par les idoles, mais enfin, au moins, cela veut quand même dire qu'il y a de la religion dans cette ville. Et Paul fait allusion à une stèle qu'il aurait vue : « Au dieu inconnu ». Tous les historiens disent que c'est quand même un peu suspect : quand on trouve des stèles, c'est plutôt « Aux dieux inconnus », au pluriel. Enfin, on peut s'arranger parfois avec la vérité archéologique. Et donc Paul va dire : « Ce dieu inconnu que vous cherchez, je viens vous l'annoncer. »

Ensuite — on va s'y arrêter —, vous avez ce que j'ai mis en vert : l'argumentation, la *probatio* dans la rhétorique gréco-latine. Et puis cela se termine par une péroraison, où Paul va annoncer le Christ et la résurrection.

Si on regarde le cœur du discours — on peut le lire là notamment —, on avait vu la dernière fois le discours de Paul à Antioche de Pisidie. Là, c'est un discours à la synagogue : lorsque Paul s'adresse à des juifs et qu'il veut annoncer l'accomplissement des Écritures par Jésus, il va évidemment s'appuyer sur des références scripturaires. Ici, on est devant des païens intellectuels. Paul va donc plutôt essayer de faire dialoguer la foi qu'il veut annoncer avec un certain nombre de concepts philosophiques maîtrisés par ceux qu'il rencontre.

Il commence par une évocation du Dieu créateur :

> *« Le Dieu qui a fait le monde et tout ce qu'il contient, lui qui est Seigneur du ciel et de la terre, n'habite pas des sanctuaires faits de main d'homme; il n'est pas non plus servi par des mains humaines, comme s'il avait besoin de quoi que ce soit, lui qui donne à tous la vie, le souffle et tout le nécessaire. »*

C'est évidemment une réaction de Paul à cette débauche de monuments religieux et d'idoles qu'il a vue dans la ville. On est bien dans la tradition : le Dieu créateur, le refus de

l'idolâtrie. Mais à la fin du propos, quand il dit que Dieu n'a pas besoin de mains humaines parce qu'il n'a besoin de quoi que ce soit, on est bien dans la philosophie grecque, et notamment stoïcienne, qui considère que ce principe d'organisation du cosmos est parfait et que, du coup, il n'a besoin de rien. Et « lui qui donne à tous la vie, le souffle et tout le nécessaire », c'est aussi évidemment une qualité prêtée par la philosophie grecque au principe primordial et créateur.

Puis Paul continue :

> *« À partir d'un seul homme, il a fait tous les peuples pour qu'ils habitent sur toute la surface de la terre, fixant les moments de leur histoire et les limites de leur habitat. Dieu les a faits pour qu'ils le cherchent et, si possible, l'atteignent et le trouvent, lui qui, en fait, n'est pas loin de chacun de nous. Car c'est en lui que nous avons la vie, le mouvement et l'être. Ainsi l'ont également dit certains de vos poètes : Nous sommes de sa descendance. »*

On voit bien là comment Paul articule la tradition biblique, qui fait d'Adam l'homme primordial, avec le principe unique des Grecs, un principe unique qui a engendré le monde et l'humanité. Ensuite, il y a la quête de Dieu, avec une belle formule : « Dieu les a faits pour qu'ils le cherchent et, si possible, l'atteignent et le trouvent. » C'est évidemment toute la foi juive, le chemin du croyant vers Dieu, mais c'est aussi la recherche de ce principe divin par l'intelligence chez les Grecs. On voit donc que Paul peut partager des éléments de sa foi juive tout en essayant de rejoindre des concepts grecs. Et la dernière citation, « Nous sommes de sa descendance », est empruntée à un Grec peu connu, Aratos, au IIIe siècle.

Puis il continue par un procédé dit d'inclusion : il revient à cette question de l'idolâtrie, très forte chez lui. Il a été indigné par les temples — Dieu n'a pas besoin de temples faits de main d'homme —, et il y revient :

> *« Si donc nous sommes de la descendance de Dieu, nous ne devons pas penser que la divinité est pareille à une statue d'or, d'argent ou de pierre, sculptée par l'art et l'imagination de l'homme. »*

C'est le procédé d'inclusion : on reprend en finale l'idée qu'on avait déjà développée en préalable.

On arrive alors — c'est ce qui est en violet sur la diapo — à la troisième partie du discours, où Paul va annoncer le Dieu en lequel il croit. Rappelons le contexte : les Athéniens sont curieux. Ils demandent à Paul : « Tu nous rebats les oreilles de choses étranges; nous voulons donc savoir ce que cela signifie. » Paul leur a dit : « Je vais vous annoncer celui que vous cherchez, qui est le Dieu inconnu. » Et voilà ce qu'il propose :

> *« Et voici que Dieu, sans tenir compte des temps où les hommes l'ont ignoré, leur enjoint maintenant de se convertir, tous et partout. En effet, il a fixé le jour où il va juger la terre avec justice, par un homme qu'il a établi pour cela, quand il l'a accrédité auprès de tous en le ressuscitant d'entre les morts. »*

C'est donc l'annonce d'un temps de conversion, et vous voyez que ce n'est pas Paul qui appelle à la conversion, c'est Dieu lui-même : « Dieu leur enjoint maintenant de se convertir, tous et partout. » C'est l'idée de l'universalisme, qu'on a suivie chez Luc, et notamment dans le parcours de Paul depuis le début. Et puis il articule le jugement et la résurrection.

Ce qui est intéressant, peut-être curieux, c'est qu'il ne cite pas le nom de Jésus, qu'il a cité auparavant sur l'agora, puisqu'on lui reproche de prêcher des divinités étrangères. Là, il parle d'un homme. Pour nous, croyants, cet homme ressuscité, on sait bien quel est son nom. Il articule donc la résurrection et le jugement : c'est le même procédé qu'avait suivi Pierre dans l'histoire de Corneille. On a vu combien, chez Paul, la résurrection, le jugement et le pardon peuvent s'articuler comme les faces d'une même réalité de foi.

La résurrection, pierre d'achoppement pour les Grecs

Cette annonce de Paul bute notamment sur la résurrection. Chez les juifs, on voit que cela bute souvent sur la question de l'universalisme, de l'ouverture du salut aux païens. Avec les intellectuels grecs, c'est la notion de résurrection qui fait difficulté, parce qu'elle est très loin de l'anthropologie grecque, en tout cas d'une part de la philosophie — peut-être plus chez Platon que chez Aristote —, où règne un dualisme assez absolu : le corps et le monde des idées, le *logos*. Vous avez cette idée que, pour accéder vraiment à l'idée pure, il faut se débarrasser du corps, que le corps est plutôt un obstacle à la vraie vie. Imaginer la résurrection des corps est donc absolument impensable pour un Grec.

Aussi, « quand ils entendirent parler de résurrection des morts, les uns se moquaient, et les autres déclarèrent : "Là-dessus nous t'écouterons une autre fois." » Il y a au moins deux partis : certains règlent définitivement la question ; d'autres sont peut-être éventuellement prêts à revenir en discuter.

Denys l'Aréopagite et Damaris

Paul part donc libre de l'Aréopage. La mission à Athènes, c'est un échec : il n'y a pas de très nombreuses conversions. Mais on nous dit quand même que quelques hommes s'attachèrent à lui, et on donne deux noms, un homme et une femme : Denys, membre de l'Aréopage, et une femme nommée Damaris.

Denys, dit Denys l'Aréopagite : Eusèbe de Césarée, qui fait la chronique des débuts de l'Église, nous dit que c'est le premier évêque d'Athènes. Comme c'est sans doute quelqu'un qui a beaucoup marqué, il y a au Ve siècle un Pseudo-Denys, sorte de mystique platonicien, qui a signé ses œuvres du nom de Denys l'Aréopagite. Et puis les Parisiens, au Ve siècle, qui cherchaient à être la capitale de la philosophie, se sont dit que si l'on pouvait un peu confondre l'évêque Denis de Saint-Denis et l'évêque Denys d'Athènes, ce ne serait pas mauvais. Le vitrail de la cathédrale…

— Et il y a le vitrail, il y a la confusion entre les deux.

— Entre les deux. Voilà.

— Et à la cathédrale, donc, on ira voir le vitrail de Denis, avec la confusion entre les deux — enfin, pas tant la confusion : entre le passage de Paul à Athènes et Denis de Paris, il y a un peu d'écart.

Les trois grands discours de Paul

Voilà. Alors, en conclusion de cette affaire, redisons qu'il y a trois discours. Paul fait beaucoup de discours, il fera des plaidoiries, mais on nous dit souvent qu'il fait un discours sans en donner le contenu. Vous en avez trois qui sont développés : celui qu'on a vu la dernière fois, à Antioche de Pisidie, où Paul s'adresse à des juifs ; celui-ci, à Athènes, où Paul s'adresse à des païens, des intellectuels, des philosophes ; et puis on verra à la fin de mon propos — il faut que je surveille l'heure — le discours de Paul aux anciens d'Éphèse, qu'il fait venir à Milet, où Paul va s'adresser cette fois à des chrétiens.

C'est intéressant, parce que dans la parole que l'on peut tenir en Église, il y a sans doute ce que l'on peut se dire dans le cadre du dialogue interreligieux et œcuménique, avec nos frères juifs ; il y a ce que l'on peut essayer de partager avec des gens qui sont loin de la foi chrétienne, voire des athées ; et puis il y a ce que l'on peut se dire — c'est le principe de l'homélie — en Église, quand on s'adresse vraiment à un public de chrétiens.

Le discours d'Athènes, première tentative d'inculturation

J'avais noté cette phrase de Marguerat. Je vous avais dit que Daniel Marguerat avait fait un très important travail sur les Actes des Apôtres ; nous avons appris son décès dans la semaine — article dans *La Croix* d'hier, je crois. Voici ce qu'il dit du discours d'Athènes :

> *« Le discours d'Athènes représente la première tentative chrétienne d'exprimer la foi biblique au Dieu créateur dans les catégories d'une culture non biblique. »*

Cet effort d'inculturation — essayer de faire passer un élément d'une culture dans une autre pour que le dialogue soit possible — a été « initié par le judaïsme de la diaspora ». Ce n'est pas Paul qui a commencé : les juifs qui circulaient dans l'aire de l'Empire romain essayaient déjà de s'adresser aux païens. Il « sera intensifié par les Pères apologètes du IIe siècle » — les Pères apologètes, c'est un moment des Pères de l'Église. Il y a donc là une tentative de dialogue entre les diverses cultures, « sans démoniser la culture grecque » — Paul s'oppose aux idoles mais ne condamne pas les philosophes — « ni à l'inverse la domestiquer » — c'est-à-dire qu'il ne veut pas imposer un oubli de la culture grecque. « Luc a voulu démontrer sa compatibilité avec l'Évangile et la nécessité de la dépasser pour atteindre le Dieu [véritable]. Dialoguer, et s'avancer en direction de l'autre sans renier son identité. À cet égard, si l'on n'oublie pas que Paul annonçait la bonne nouvelle de Jésus et la résurrection, son discours répond à la définition du dialogue. »

C'est-à-dire un dialogue qui vise à rejoindre l'autre, mais sans brader sa propre identité. Le pape Léon l'a bien rappelé aussi à Metz : le dialogue ne fait pas occulter son identité. Et Marguerat termine en disant que Paul « inaugure ce qui deviendra une longue

tradition, la philosophie théologique ». C'est donc là un moment des Actes assez important et assez fondateur, dans le travail d'annonce de l'Évangile en lien avec les cultures.

Corinthe : un séjour de dix-huit mois

Paul va donc quitter Athènes et aller vers Corinthe, tout proche. Vous situez Corinthe sur l'isthme de Corinthe, cet isthme qui ouvre sur deux mers, avec deux ports, et qui était évidemment un lieu de passage important. Vous savez aussi que les bateaux qui n'étaient pas trop lourds, on pouvait les faire passer : ils abordaient dans la mer Égée, et on les faisait glisser sur des rouleaux de bois pour qu'ils puissent reprendre la mer du côté de la mer Ionienne.

C'est donc une grande ville commerciale, après Athènes, qui est quand même une ville un peu conservatrice, attachée à l'époque de Paul aux traditions de l'Athènes classique. Corinthe est une ville beaucoup plus peuplée qu'Athènes : on nous parle de 50 000 habitants, dont deux tiers d'esclaves — c'est quand même la réalité de l'esclavage à l'époque. Une ville cosmopolite et une ville commerciale. C'est aussi la ville des grands concours sportifs qui se jouaient sur l'isthme. Et évidemment, quand il y a des concours sportifs, il faut tisser beaucoup de tentes pour les athlètes et pour le public. Paul va donc à nouveau, à Corinthe, trouver du travail dans sa spécialité de tissage des tentes.

Ce sera la fin du deuxième voyage. C'est un long séjour à Corinthe, à peu près dix-huit mois. Il est à peu près daté, parce que Paul va comparaître devant le proconsul Gallion — un équivalent de Ponce Pilate pour cette province, le proconsul romain —, et l'on sait par l'archéologie que Gallion était proconsul à Corinthe aux alentours de 49-51. On est donc à peu près dans ces dates-là pour le séjour de Paul à Corinthe.

C'est là que le rejoignent Silas et Timothée. Et dans ce long séjour à Corinthe, il y a deux moments. Au début, Paul prêche le jour du sabbat mais travaille pendant la semaine. Puis, quand Silas et Timothée l'ont rejoint, il va d'ailleurs déménager pour s'installer près de la synagogue, et l'on a l'impression que Paul passe cette fois tout son temps à prêcher. Le chef de la synagogue lui-même va se convertir ; cela va faire un peu de bruit chez les juifs, et on va à nouveau s'acheminer vers un temps de persécution.

Mais Paul est confirmé dans sa mission par une vision, et par une parole. Les Actes disent que Paul entend : « Sois sans crainte : parle, ne garde pas le silence. Je suis avec toi, et personne ne s'en prendra à toi pour te maltraiter, car dans cette ville j'ai pour moi un peuple nombreux. » On peut y retrouver aussi quelques évocations de vocations prophétiques : « N'aie pas peur, je serai avec toi », et même, pour certains prophètes, « je t'inspirerai ta parole ».

Il est à nouveau accusé devant le proconsul, de contestation de la Torah. Mais Gallion est plus prudent que Pilate : il sent bien que c'est une affaire religieuse, il refuse de s'en mêler et ne donne pas suite. Il n'y a donc pas réellement de procès. Mais Paul va quitter Corinthe et se diriger à nouveau vers Antioche, qui est vraiment son camp de base. Il passe par Éphèse, mais n'y reste pas pour l'instant. Il y a ses amis Priscille et Aquila, qui

travaillent à la fondation des Églises. Il passe par Jérusalem, où il rend compte de la mission, arrive à Antioche, et très rapidement il va repartir pour le troisième voyage.

Les épîtres de Paul

Quand on regarde les épîtres — je vous redis que Luc ne fait jamais mention, dans les Actes, de la rédaction des épîtres de Paul —, Paul écrit sans doute à Corinthe sa première lettre aux Thessaloniciens; on en a déjà parlé. Et l'on voit bien ce que vont être les épîtres de Paul : à la fois un prolongement de sa prédication pour les villes qu'il a quittées, pour affermir la tradition, avec une valeur normative pour certaines lettres. Elles peuvent avoir aussi une force théologique : ce sera le cas de l'épître aux Romains. Et puis la lettre a aussi une fonction liturgique, parce qu'elle est faite pour être lue en communauté. Il y a donc toujours un mystère chez Luc, car les lettres de Paul étaient assurément connues au moment de la rédaction des Actes, sans qu'il en fasse aucunement mention.

Le troisième voyage : Apollos et les disciples de Jean-Baptiste

Le troisième voyage va nous conduire plus spécifiquement à Éphèse. Et là, on va quitter Paul au chapitre 18 pour quelques versets où l'on nous parle d'un certain Apollos. On le retrouve dans la lettre aux Corinthiens : « vous appartenez à Paul, au Christ, à Apollos », etc. Il est originaire d'Alexandrie, ville évidemment extrêmement importante pour la diaspora juive, et il est présenté dans les Actes comme un évangélisateur déjà qualifié, sans doute avec de bonnes connaissances, avec un talent d'éloquence. Mais il ne connaît que le baptême de Jean, et baptise donc selon le baptême de Jean. Paul va confier Apollos à Priscille et Aquila, pour qu'ils l'initient finalement au baptême au nom de Jésus.

C'est dire aussi que le baptême de Jean et les baptistes ne sont pas cantonnés à la Judée, et qu'à côté des disciples du Christ qui répandent la bonne nouvelle, il y a aussi des baptistes qui continuent à prêcher et à proposer le baptême de Jean. C'est-à-dire que si Luc insiste évidemment sur le travail d'évangélisation de Paul, vous avez à la même époque un gros travail d'évangélisation par d'autres que Paul, dans d'autres espaces du bassin méditerranéen. On peut penser à tout le travail de gens du côté de la Turquie, là aussi, mais d'autres dont on ne connaît peut-être pas le nom, et d'autres encore, comme Apollos, qui est cité.

Éphèse, un bouillon de culture religieuse

On arrive dans une autre grande ville romaine : Éphèse, un port important de la côte anatolienne, qui fait le lien entre la côte anatolienne et la côte européenne. C'est aussi la résidence d'un proconsul, et évidemment un quartier général pour le commerce et les opérations militaires romaines. Pour Paul, ce n'est pas vraiment un changement ; c'est plutôt un autre camp de base que Corinthe. On est dans un contexte assez voisin, avec à Éphèse un contexte religieux très composite. Vous avez des baptistes ; vous avez, nous disent les historiens, de nombreuses influences esséniennes ; sans doute une place importante de la communauté johannique, parce qu'on est bien là dans l'espace de la communauté johannique. Et puis il y a évidemment un très grand attachement des

Romains au culte romain, et notamment au culte d'Artémis, qui a un magnifique temple à Éphèse, avec des pèlerinages et tout un business religieux autour du temple — notamment des orfèvres qui vivent de la fabrication d'amulettes diverses à l'effigie de la déesse —, et puis sans doute aussi de l'art divinatoire, de la démonologie, de la thaumaturgie. C'est vraiment un bouillon de culture religieuse.

Le séjour va se dérouler de façon assez classique. Il rencontre souvent de nouveaux convertis baptisés selon le baptême de Jean, pour les baptiser au nom de Jésus. Sa prédication à la synagogue suscite à nouveau des résistances. Paul doit même quitter la synagogue pour aller plutôt prêcher dans une école. Mais c'est peut-être aussi un lieu d'échange intéressant, parce qu'on sort du public de la synagogue.

Et puis il y a une confrontation avec les exorcistes juifs. C'est intéressant : ils sont juifs, ils ne sont pas païens, ce qui montre que les interactions sont là aussi nombreuses. Paul va intervenir de telle façon que les exorcistes vont abandonner leur pratique. Vous avez même un paragraphe un peu amusant où les exorcistes vont brûler tous leurs livres de formules diverses, et Luc va jusqu'à nous dire qu'il y en a tellement qu'il y en a pour 50 000 pièces d'argent. Ce n'est pas rien. C'est ce qu'évoque le tableau de Gustave Doré : vous voyez ces juifs en train de brûler, dans un grand feu, tous leurs manuscrits.

On retrouve bien là le combat. Vous voyez : annoncer la foi chrétienne, c'est s'adresser aux intellectuels à Athènes, mais c'est aussi s'adresser et agir devant Simon le magicien, devant Élymas à Chypre, devant la servante qui avait des pouvoirs divinatoires, et devant ces exorcistes à Éphèse. C'est aussi le pouvoir de Paul : cela nous dit que Paul, comme Jésus, enseigne, guérit, et va même ressusciter, on va le voir dans quelques versets. Et puis il a aussi évidemment le pouvoir de lutter contre les esprits du mal. C'est toute la veine du combat spirituel dans la foi chrétienne.

La révolte des orfèvres d'Éphèse

On arrive — j'en ai bientôt terminé — à l'épisode assez tumultueux, là aussi, de la révolte des orfèvres d'Éphèse. Vous avez là ce qui reste du temple d'Artémis — ce n'est pas grand-chose — et puis ce qu'on reconstitue avec l'intelligence artificielle et la 3D : ce devait être un temple absolument magnifique, qui faisait évidemment vivre un commerce fructueux à ses abords.

On veut alors entraîner Paul dans le théâtre. Vous avez là tous les équipements possibles d'une grande ville romaine. Mais le chancelier va calmer le jeu et calmer les orfèvres. Le chancelier est comptable de la *pax romana* : il veut éviter toute forme de sédition. Paul va cependant devoir quitter Éphèse pour la Macédoine, où il sera à nouveau poursuivi. C'est sans doute à Éphèse que sont écrites l'épître aux Romains, les épîtres aux Corinthiens et l'épître aux Galates. Cela a donc été un assez long séjour.

Le retour par Troas : la résurrection d'Eutyque

D'Éphèse, peu à peu, Paul va reprendre le chemin de Césarée, puis de Jérusalem ; il partira ensuite pour Rome. Il repart à Troas, et là on nous cite de nombreux compagnons,

ce qui dit combien Paul a des disciples qui le suivent. On nous parle de Sopatros, fils de Pyrrhus, de Bérée ; d'Aristarque et Secundus, de Thessalonique ; de Gaïus, de Derbé ; de Timothée, ainsi que de Tychique et Trophime. On voit bien qu'il y a des noms latins, des noms grecs, etc. : l'environnement de Paul est très cosmopolite.

Dès lors qu'il revient en Macédoine, on repasse dans une section « nous » : Luc réapparaît et se met à parler à la première personne du pluriel, comme il l'avait déjà fait lors du passage précédent à Troas. Luc, c'est vraiment cet Hellène, cet intellectuel de tradition grecque, qui vit sans doute en Macédoine.

Il arrive à Troas le premier jour de la semaine, donc le dimanche — cela veut dire que l'eucharistie est déjà instituée le dimanche —, et Paul prêche longuement. Cela va rappeler de mauvais souvenirs ? Non, heureusement ! Mais il prêche tellement longuement que, pendant cette longue homélie, un jeune homme assis au bord de la fenêtre — on est sans doute dans une chambre haute, donc dans une maison assez élevée, qui a un étage — s'endort, bascule dans le vide et meurt sans doute dans sa chute. Paul se précipite, et ce jeune Eutyque va ressusciter.

Vous voyez, dans les vies parallèles de Pierre et de Paul, Pierre aussi avait accompli une résurrection, et là Paul ressuscite. Mais ce n'est pas du tout un récit merveilleux, long et développé : c'est extrêmement discret. Luc indique simplement que Paul est investi, comme Pierre, de toute la puissance du Christ. Les choses sont équilibrées : Jésus a ressuscité un garçon, le fils de la veuve de Naïn, et la fille du centurion ; Pierre a ressuscité une jeune fille ; Paul ressuscite un garçon. Tout va bien : tout le monde est appelé à la résurrection.

Milet : le discours d'adieu aux anciens d'Éphèse

On passe ensuite de Troas à Milet, à peu de distance au sud. Paul n'a pas voulu retourner à Éphèse, parce qu'il craignait peut-être de devoir y rester un peu longtemps ; mais il fait venir à Milet les anciens d'Éphèse, et vous avez donc le troisième discours développé de Paul, adressé cette fois à des chrétiens.

Ce discours commence par une synthèse, un mémorial, où Paul rappelle le déroulement de sa mission à des gens à qui il l'a peut-être déjà racontée, puisqu'on lit à deux reprises : « vous savez ». Et dans ce mémorial, vous avez deux termes clés : servir et témoigner — évidemment deux champs de la mission qui structurent la vie en Église.

Puis on est dans la tradition du discours d'adieu. Le discours d'adieu est aussi un genre littéraire : il y a le long discours d'adieu de Jésus chez saint Jean. On annonce qu'on va partir, on se sépare, et Paul annonce ce qui l'attend : il pressent sa propre passion — « Et maintenant, je le sais… » —, et il y va de façon aussi déterminée que le Christ avait pris la route de Jérusalem. Quand on relit saint Luc, il nous dit que Jésus prend d'un pas déterminé la route de Jérusalem.

Vous avez enfin une conclusion sous forme d'exhortation, qui rappelle un peu ce que dira Pierre dans sa première lettre. Il rappelle l'importance de la fidélité et de la vigilance. Il annonce que des persécutions surviendront — des loups viendront de l'extérieur —,

mais qu'il y aura aussi des divisions internes. Et puis il prie pour la communauté : « Je vous remets à Dieu et à la parole de sa grâce, qui a le pouvoir de bâtir l'édifice » — toujours ces comparaisons architecturales chez Paul — « et de procurer l'héritage parmi tous les sanctifiés. »

Il exhorte aussi à donner sans crainte, avec une phrase qu'il attribue au Christ et qui ne figure pas dans les évangiles : « Il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir. » La phrase est dans ce discours de Paul, mais ne figure pas dans les évangiles. Et puis il dit à deux reprises qu'il n'a rien négligé, avec le sentiment que les Églises qu'il a fondées sont maintenant capables de poursuivre leur vie chrétienne, de poursuivre la mission, tout en sachant qu'elles connaîtront des épreuves. Voilà pour ce troisième discours de Paul.

Deuxième partie : Joël Massip — L'élection : du peuple choisi à l'universalisme

> En relisant les Actes et différents commentateurs, je me suis interrogé finalement sur le passage de l'élection — c'est-à-dire le choix par Dieu d'un peuple unique — à l'universalisme. On nous dit que c'est déjà un peu le cas dans l'Ancien Testament ; mais je me demande même, jusqu'aujourd'hui : est-ce qu'un juif vit encore l'élection, et comment est-ce vécu, c'est-à-dire cette tension entre « je suis choisi » et « pourtant, cela concerne tout le monde » ?

Élu pour servir : l'élection n'est pas un privilège

Alors, quand on parle d'élection, on parle de peuple élu, et on pense tout de suite à Israël — tu viens de le dire. Quand on dit « peuple élu », on comprend tout de suite : peuple au moins différent, sinon supérieur aux autres. On voit tout de suite les images traditionnelles qu'on a dans la tête, et qu'en tout cas les antisémites ont dans la tête. Or, dans la Bible hébraïque, quand Dieu appelle Israël « mon élu » — c'est fréquent —, il l'appelle aussi « mon serviteur ».

Il ne faut donc pas séparer l'idée d'élection de l'idée de service. Si Dieu choisit Israël, c'est pour le service de Dieu au milieu des hommes et pour tous les hommes. C'est là qu'on rejoint la dimension universaliste, même dans l'Ancien Testament. Cela veut dire que cette élection n'est pas un privilège. Ce n'est pas un privilège, mais c'est la marque de l'intervention de Dieu dans l'histoire du peuple, qui sera scellée par une alliance. C'est ce qu'on appelle la révélation : le judaïsme et le christianisme sont des religions révélées, et Dieu se révèle lui-même à travers l'histoire d'un peuple. Il intervient dans l'histoire de ce peuple et il scelle avec lui une alliance.

Une histoire troublée et la capacité d'autocritique

L'histoire de ce peuple élu — si on peut dire, mais élu pour être serviteur — est une histoire troublée, où Israël en appelle souvent à cette élection pour que Dieu lui rende justice : « Tu nous as choisis, mais regarde dans quel état nous sommes ! » Comme vous le lisez dans toute la Bible, presque à toutes les pages, le peuple manque de disparaître, d'être écrasé tout au long de son histoire, ou même de se perdre lui-même en abandonnant son Dieu, comme dans le désert. C'est donc une histoire troublée. Israël en appelle toujours à l'élection de Dieu pour qu'il lui rende justice : « Que fais-tu ? Regarde, les peuples autour de nous veulent notre perte, veulent notre disparition. » Et finalement, Israël ne prend jamais mieux conscience de son élection que lorsqu'il est dans l'épreuve — une épreuve qui peut être fatale. Vous savez, le peuple juif, ce n'est pas grand-chose; ce n'est pas grand-chose tout au long de son histoire.

Quand on parle de l'élection d'Israël, il ne s'agit donc pas de l'affirmation d'une supériorité d'Israël. Il faut être très clair là-dessus, contrairement à ce que beaucoup de gens affirment. D'ailleurs, ce qui me rassure, c'est qu'on trouve dans la Bible tant de reproches faits par Dieu à Israël en raison de ses infidélités qu'on doit corriger cette fausse conception de l'élection. C'est sans arrêt : Dieu, chez les prophètes en particulier, n'arrête pas de reprocher à Israël son infidélité. C'est un peuple — et encore aujourd'hui — qui n'hésite pas à s'autocritiquer. Ce sont d'ailleurs des reproches qu'Israël s'adresse à lui-même : c'est de l'autocritique, de l'autocritique en passant par Dieu.

Je me souviens — une petite parenthèse, mais qui vous donne bien l'esprit du judaïsme, même encore aujourd'hui, et qui contredit toutes les idées toutes faites que nous avons —, lorsque j'ai organisé il y a quelques années, quand j'étais encore [en fonction], la visite du grand rabbin Haïm Korsia à Bourges, nous sommes allés aux puits de Guerry. Le rabbin ne pouvait pas réciter le kaddish, parce qu'il faut dix hommes pour réciter le kaddish — c'est ce qu'on appelle à tort la prière des morts. Il me dit alors : « Bon, on va prendre un psaume. » Le psaume 129 (130), « Des profondeurs je crie vers toi, Seigneur », etc. Il se tourne vers Monseigneur Beau, puis Monseigneur Beau se retourne vers moi : « Vas-y, vas-y ! » Or, vous savez, ce psaume se termine en nommant les péchés d'Israël. Et je n'ai pas osé prononcer ce dernier verset. Le rabbin m'attrape après : « Eh bien, tu as oublié le dernier verset ! » Moi, je ne voulais pas le dire, alors qu'on était là pour honorer les victimes du nazisme ; naïvement, je me suis dit : bon, je vais gommer ça. Eh bien, le rabbin me l'a reproché. C'est pas mal, cette idée de dire que ce sont finalement nos infidélités à cette élection qui caractérisent une grande partie de notre histoire.

Songez par exemple à la voix des prophètes. Songez à Amos : Amos est vraiment celui qui, d'un bout à l'autre, n'arrête pas de taper sur Israël — c'est Israël qui se tape dessus, quoi : « Là, on est moins que rien. » Ou alors Osée, par exemple — Osée, c'est très triste : « J'étais pour toi comme l'époux vis-à-vis de l'épouse, et puis regarde, tu t'es prostituée à d'autres dieux. » Pour moi, c'est cette idée-là : quand on considère qu'on est le peuple élu, cette capacité à s'autocritiquer soi-même est, à mon avis, un des critères de vérité. Je ne vise personne quand je parle de gens, autour de nous, incapables de s'autocritiquer. Vous

voyez de qui je… Non, vous ne voyez pas de qui je pourrais parler. Non, je ne reprends pas.

L'exil à Babylone : de l'identité à l'universalisme

Bon, d'accord. Il y aura un tournant dans l'histoire d'Israël — je vais vite, hein, c'est toute la Bible : l'exil à Babylone. Après la prise de Jérusalem par Nabuchodonosor, il y aura la déportation des élites — pas de tout le peuple, mais des élites — à Babylone. À ce moment-là, Israël va renforcer son identitarisme, si vous voulez : si on est persécuté, c'est aussi un peu de notre faute, mais en même temps, on a des tas d'ennemis ; Dieu, protège-nous, Dieu, viens à notre aide. Et à ce moment-là, on va se ressaisir. C'est donc le renforcement de l'identitarisme.

Mais au moment de l'exil à Babylone, on va aussi faire découvrir à Israël l'immense sollicitude de Dieu envers toutes les nations et tous les hommes. C'est-à-dire qu'au fur et à mesure qu'Israël va prendre conscience de sa vocation, il va découvrir en même temps la sollicitude de Dieu à l'égard de toute l'humanité. Tu y as fait allusion tout à l'heure : il y a bien la recherche d'une identité dans toute l'histoire d'Israël, mais elle ne va pas sans l'universalisme.

On parle de l'alliance ; mais avant l'alliance avec Abraham, il y a l'alliance avec Noé. L'alliance abrahamique est précédée par l'alliance noachique. Lors du déluge, il y a l'arc-en-ciel, et il s'agit de l'alliance avec toutes les nations, avant même… — même si ces récits ont évidemment été écrits bien postérieurement aux événements, à supposer qu'il y ait eu de tels événements. Mais c'est très intéressant de savoir que l'alliance de Dieu avec toute l'humanité est première. On va donc retrouver là une idée que nous aimons bien aussi comme chrétiens : on est peut-être choisi par Dieu, mais pour le service de tous les hommes, au service de toute l'humanité.

On n'a pas l'habitude d'entendre parler du judaïsme comme ça, mais il suffit d'ouvrir la Bible : ce n'est pas très compliqué. En fait, Dieu choisit son peuple et, à travers lui, promet sa bénédiction à tous les peuples. Cela revient souvent, cette question de « tous les peuples ».

Les pièges de l'identité

Évidemment, le chemin qui mène de l'exclusion des autres à l'ouverture à tous est semé d'embûches. Si je suis élu, cela veut dire que les autres ne sont pas élus comme nous. Comment fait-on pour passer de cette identité, parfois de cet identitarisme, à l'ouverture à tous ? Ce n'est jamais exempt de suffisance, voire de racisme : on voit aussi souvent dans la Bible du mépris vis-à-vis des autres. Cela dit, les chrétiens, qui s'approprient si facilement l'élection — c'est nous, c'est l'Église qui est élue —, ne sont pas exempts du même péché, c'est-à-dire de cet identitarisme qui guette forcément. J'ai parlé d'identité jusqu'ici, mais de l'identité à l'identitarisme il n'y a qu'un pas, qui est souvent franchi — et pas seulement par les juifs, dans certaines circonstances : il est franchi aussi par des chrétiens. Nous ne sommes pas exempts de ce même péché d'identitarisme et d'exclusion de tous les autres. Je parle de tous les fondamentalistes chrétiens, de tous les

intégristes chrétiens, etc. C'est de cela qu'il est question : c'est à partir du moment où l'on va se mettre en situation de dialogue avec les autres religions que l'intégrisme va resurgir, après le Concile.

Il y a donc une tension entre, d'un côté, l'élection et l'exclusion… C'est vrai que le concept d'élection attire celui d'exclusion, mais en même temps il y a une ouverture. C'est « en même temps » — je suis désolé, c'est une bonne posture philosophique, le « en même temps ». On peut considérer que cette tension entre élection-exclusion et, en même temps, ouverture peut nous protéger du fondamentalisme, du fanatisme et de l'intégrisme.

Un discours sur l'élection est rempli de pièges en tout genre. Je ne sais pas si quelques-uns d'entre vous ont lu un très beau livre qui s'appelle *Nous et les autres*. C'est le titre d'un ouvrage de Tzvetan Todorov, qui date quand même de la fin des années 90, et qui a fini sa vie en Berry : il est enterré , pas très loin de Saint-Amand. C'est bien de cela qu'il est question : cette question de l'élection, de l'identité, de la recherche de l'identité, donc du risque de l'identitarisme et de l'exclusion, fait aussi partie de la condition humaine. Elle ne fait pas partie seulement de la condition du peuple élu, elle fait partie de la condition humaine. À partir du moment où je cherche ce que je suis, il faut que je fasse un gros effort pour comprendre ce que sont les autres.

Alors — on va faire un peu de politique, si vous voulez —, comment s'approprier son identité nationale, par exemple, et être pleinement humaniste, c'est-à-dire ouvert à tous, universaliste ? Comment être fier de ce que l'on est — et Dieu sait que les juifs le sont, les chrétiens aussi —, tout en affirmant la dignité de toute personne humaine, sans exclusion ? C'est sur ce terrain du respect de la dignité de toute personne humaine que les religions peuvent se rejoindre. Je ne parle pas seulement du judaïsme et du christianisme, mais de toutes les religions. Le respect de toute personne humaine est, à mon avis, un critère de discernement.

Vous voyez bien que, quand on réfléchit un peu sur l'élection en ouvrant le problème, on perçoit évidemment l'actualité brûlante d'une telle problématique, au moment où, dans notre pays et dans tous les pays, il y a une recrudescence du nationalisme — y compris d'ailleurs en Israël, avec le pouvoir actuel, qui va chercher — j'y reviens dans un instant — des justifications. Je dis bien le gouvernement d'Israël, hein.

On peut aussi mesurer — je crois qu'il faut être attentif à cela — les dangers qu'il peut y avoir à se réclamer d'une élection divine qui peut embarquer Dieu dans la violence et dans la guerre. C'est cela, le problème. C'est le problème du gouvernement israélien. C'est le problème de l'islam fondamentaliste. Et cela a été aussi le cas tout au long de notre histoire, chez nous.

Le monothéisme et ses antidotes

Bien sûr, je le répète : se réclamer d'une élection divine, c'est embarquer Dieu dans la violence et la guerre. Et l'on sait que, lors de la rencontre à laquelle tu faisais allusion tout

à l'heure, à Metz, la rencontre interreligieuse que le pape a présidée, il a abordé ce problème qui se cache derrière la question de l'identité et de l'ouverture.

On peut dire qu'on a un problème avec le monothéisme. On pourrait presque dire que les polythéistes sont plus tolérants — je n'aime pas beaucoup l'expression « tolérance » —, qu'ils pourraient être plus tolérants que les monothéistes, parce qu'un monothéiste croit en un Dieu à l'exclusion de tous les autres. On pourrait très bien imaginer que cela conduise à exclure tous ceux qui ne croient pas en ce Dieu-là. Mais regardez quand les catholiques s'en sont pris aux protestants : ils croyaient pourtant au même Dieu, mais ils sont allés jusqu'au bout. Et réciproquement, d'ailleurs.

La Bible invente le monothéisme, mais elle comporte aussi les antidotes à ses dévoiements. Je ne devrais peut-être pas le dire ainsi, mais oui : la Bible invente le monothéisme, et elle comporte aussi les antidotes au dévoiement d'un monothéisme qui peut être exclusif. On peut le rappeler surtout avec ce dialogue fondateur de l'alliance de Dieu avec Abraham, auquel j'ai fait allusion : il y a l'alliance, donc l'élection de ce peuple. On fait une alliance avec lui, sur le modèle des alliances qui existaient par exemple entre deux peuples. Et voici le texte de la Genèse, chapitre 12, versets 2 à 3 — c'est très important :

> *« Je ferai de toi une grande nation » — si on s'arrête là : identitarisme, etc. — « je te bénirai, je rendrai grand ton nom, et tu deviendras une bénédiction. Je bénirai ceux qui te béniront ; celui qui te maudira, je le réprouverai. En toi seront bénies toutes les familles de la terre. »*

Vous avez le « en même temps » : « En toi seront bénies toutes les familles de la terre. » Israël, élu, est donc aussi le serviteur de toute l'humanité ; du moins, son élection est au bénéfice de tous les hommes. On peut considérer que nous autres catholiques, avec la conception que nous avons de l'Église, sommes tout à fait les héritiers de cela. L'Église se considère comme élue, comme un peuple élu elle aussi : le peuple de Dieu. Peuple de Dieu… Je n'aime pas beaucoup l'expression « peuple de Dieu » — j'y reviendrai tout à l'heure —, parce que c'est quand même très ambigu : peuple de Dieu, cela veut aussi dire : et les autres, qu'est-ce que Dieu en fait ? En tout cas, cela pose la question. « En toi seront bénies toutes les familles de la terre. » Voilà pour l'Ancien Testament ; mais j'ai largement débordé pour montrer combien la question est profonde, et même actuelle.

Le Nouveau Testament : d'abord Israël, puis les nations

Je vais très vite. Dans le Nouveau Testament, on voit bien dans les évangiles que Jésus a toujours hésité, avec la bonne nouvelle annoncée d'abord à Israël : « Non, non, je suis venu pour annoncer la bonne nouvelle à Israël. » Et puis souvent des païens viennent lui demander — des païens qui sont sans doute en recherche, qui ont entendu parler de lui — , on lui demande la guérison, et lui répond : « Non, moi, je suis venu pour… » Et puis c'est cette femme qui dit : « Oui, mais moi, je voudrais bien quelques miettes quand même, comme les petits chiens. » Jésus est donc venu annoncer la bonne nouvelle d'abord à Israël. On rejoint là l'ambiguïté de saint Paul, dont on a parlé tout à l'heure. Cela a été tout le problème de l'Église primitive, d'ailleurs : la pression qu'exerce sur Jésus la

demande d'Évangile de la part des païens, et la nécessité aussi d'aller ailleurs. On le voit souvent : Jésus, dans l'Évangile, déborde les frontières. Il y est parfois un peu obligé, mais de temps en temps il va dans la Décapole païenne — une histoire de cochons, etc.

Il faut voir derrière les évangiles le drame vécu par Paul et par la première génération chrétienne, qui se dit : « Je suis juif. » Paul dira : « Il n'y a pas plus juif que moi », et puis en même temps… Vous avez bien compris combien Claude a essayé de tirer ce fil-là, celui de la tension permanente qui a été celle de l'Église primitive et qui s'exprime aussi bien chez Paul que chez Pierre et, au fond, dans tout le Nouveau Testament.

Je vais résumer cela. Comment garder une identité juive, ou du moins une fidélité au judaïsme, à l'élection juive et à la promesse irrévocable ? C'est saint Paul qui le dit, au chapitre 11 de la lettre aux Romains : Dieu a fait avec le peuple une alliance irrévocable. Il est élu pour l'éternité, c'est le peuple élu. Et l'Église, récemment, au Concile, a rajouté une couche — il aura fallu attendre deux mille ans pour cela ! C'est donc irrévocable : c'est vraiment le peuple élu. Comment ne pas se couper de lui ? Comment lui rester fidèle tout en affirmant que la foi en Jésus-Christ peut permettre à Israël d'aller jusqu'au bout de la réalisation des promesses que Dieu lui a faites ? Fidélité au judaïsme jusqu'à quel point, puisque la promesse divine est irrévocable ? Et, en même temps, s'ouvrir à toutes les nations, sans exiger que les païens deviennent juifs pour autant. Ce sera la grande difficulté. Et vous savez comment cela va se résoudre : par une séparation radicale.

Vatican II : *Lumen gentium* et *Nostra aetate*

Ce fil a été tiré par Claude, mais il a été tiré aussi par le concile Vatican II. Bon, peut-être que je m'arrête là… Il me reste encore quoi, cinq minutes ?

— Non, ça va.

Ce fil a été tiré aussi par le Concile — non sans peine, non sans peine. On ne va pas se faire tout le Concile, parce que c'est aussi compliqué que la Bible. Je pensais que j'avais mis un papier là-dedans… Oui : *Lumen gentium*. Attendez : *Lumen gentium*, au numéro 9, « le peuple de Dieu ». Je vous ai dit que je n'aime pas beaucoup l'expression, mais quand on lit cela, on se dit : bon, la nouvelle alliance, c'est le peuple nouveau. C'est un peu compliqué : on se dit que cela veut dire que l'Église remplace Israël.

> *« À toute époque, à la vérité, et en toute nation, Dieu a tenu pour agréable quiconque le craint et pratique la justice. »*

Vous entendez là les Actes des Apôtres, en fait.

> *« Cependant, il a plu à Dieu que les hommes ne reçoivent pas la sanctification et le salut séparément, hors de tout lien mutuel ; il a voulu au contraire en faire un peuple qui le connaîtrait selon la vérité et le servirait dans la sainteté. C'est pourquoi il s'est choisi le peuple d'Israël pour être son peuple, avec qui il a fait alliance et qu'il a progressivement instruit, se manifestant lui-même et son dessein dans l'histoire de ce peuple, et se le consacrant. Tout cela cependant n'était que pour préparer et figurer l'alliance nouvelle et*

> *parfaite qui serait conclue dans le Christ, et la révélation plus totale qui serait apportée par le Verbe de Dieu lui-même. »*

Je ne vais pas aller plus loin. Un peu plus loin, le texte parle de ce peuple messianique — c'est l'Église :

> *« Ce peuple messianique, bien qu'il ne comprenne pas encore effectivement l'universalité des hommes et qu'il garde souvent les apparences d'un petit troupeau, constitue cependant pour tout l'ensemble du genre humain le germe le plus fort d'unité, d'espérance et de salut. »*

On est donc devant une espèce de transport de ce que l'Israël biblique, et même après, pense de lui-même, vers ce que l'Église va penser d'elle-même. Ce n'est pas un copier-coller, évidemment, mais on voit bien combien nous sommes les héritiers d'Israël. Seulement, au début de ce paragraphe, on peut se demander — j'ai parlé d'un transfert — si l'on n'a pas là, comme ceux qui m'ont déjà entendu sur cette question le savent, une espèce de relent de la théologie de la substitution : l'Église remplace Israël, c'est le nouveau peuple élu. Contrairement à ce que dit saint Paul dans la lettre aux Romains. Cela va être corrigé : ce relent de théologie de la substitution va être corrigé par *Nostra aetate*, évidemment, où l'on va affirmer qu'Israël reste pour l'éternité le peuple élu. Il y a deux peuples — deux peuples en un seul, au fond, finalement.

La notion de peuple de Dieu a donc sa part d'ambiguïté, malgré les précautions qu'on prend dans ce paragraphe pour lutter contre l'exclusion des autres. On l'a bien vu : il y a quand même les autres. C'est toujours le problème de l'identité, le problème qu'on rencontre dans le dialogue interreligieux — ce qu'a dit tout à l'heure notre ami : comment être en dialogue tout en restant soi-même, ce qui permettra de mieux comprendre que l'autre aussi est lui-même. On va se retrouver non pas peut-être par le haut, mais plutôt par les profondeurs.

Peut-être vaudrait-il mieux parler de « peuple de Jésus-Christ », puisque c'est en lui qu'est scellée la nouvelle alliance, plutôt que de « peuple de Dieu » ; et parce que cette nouvelle alliance ne rend pas caduque l'alliance avec Israël — ce que d'ailleurs fait le Concile dans le même paragraphe, au deuxième alinéa. On pourrait, si on avait le temps, expliquer cette ambiguïté : les textes conciliaires sont toujours le résultat de compromis. Il y en avait qui étaient pour l'identité — et ça n'a pas changé, hein : l'identité, c'est nous, c'est nous, point ; et les autres, vous n'avez qu'à faire comme nous —, et puis d'autres qui étaient plus ouverts. On sait que la question du dialogue interreligieux est celle qui a déclenché tous les fondamentalismes, catholiques en particulier.

Israël reste le peuple élu

Donc, pour l'Église, Israël reste le peuple élu. Pour bien tenir compte de cela — l'élection est là —, nous, on ne va peut-être pas dire qu'on est le peuple élu. Nous sommes dans notre foi au Christ ; nous sommes — c'est ce que va dire le Concile, là aussi — le sacrement de la présence du Christ au milieu des hommes. Et le concept d'élection, parce qu'il est quand même très ambigu, va être manié avec prudence.

Pour l'Église, Israël reste le peuple élu, puisque cette élection est irrévocable. Et au fond, si l'on reconnaît qu'Israël est le peuple élu, on peut se demander : l'Église est-elle élue ? Elle n'est pas élue comme un peuple : elle est constituée par l'Esprit Saint comme corps du Christ, comme signe de la présence du Christ au milieu des hommes — « sacrement », dit le Concile. Cela veut dire qu'il y a forcément un lien, une altérité entre les juifs et les chrétiens, mais que cette altérité du judaïsme par rapport à l'Église est indispensable pour que celle-ci reste fidèle à la mission que le Christ lui a confiée, et pour s'interdire de se considérer, à elle seule, comme le peuple élu. Moi, je fais partie de ceux — je ne suis pas théologien — qui pensent qu'on ne peut pas aujourd'hui penser le christianisme, notre rôle en ce monde, sans cet alter, sans cet autre qu'est le judaïsme, qu'est Israël. Quand je dis Israël, je ne parle pas seulement de l'État d'Israël, je parle de tout le peuple juif.

Vous savez, le danger qui a souvent menacé l'Église, c'est de considérer qu'en dehors d'elle-même il n'y avait pas de salut. Vous avez entendu cette expression : « Hors de l'Église, point de salut » ?

— C'est vrai.

— Mais pas au sens où ceux qui ne sont pas dans l'Église ne sont pas sauvés. Ça, c'est complètement hérétique. Non : l'Église est indispensable pour signifier à tous les hommes qu'ils sont sauvés par le Christ. Ce n'est pas pareil, hein ! Ce n'est pas pareil, mais c'est important de le considérer. Elle est « le sacrement du salut de tout le genre humain » : c'est une citation du Concile.

Et puis il faut dire aussi qu'il y a beaucoup de penseurs juifs aujourd'hui qui affirment, inversement, que le judaïsme peut difficilement se penser sans son autre qu'est l'Église. Mais on peut quand même considérer, pour être honnête, que ces penseurs juifs-là restent une minorité, et qu'ils appartiennent surtout au judaïsme libéral américain.

Conclusion : un seul élu, le Christ

Voilà. En conclusion : pour nous chrétiens, il n'y a qu'un seul élu, c'est le Christ. Je préfère dire cela plutôt que de parler de peuple élu pour nous chrétiens, pour éviter de tomber dans toutes les ambiguïtés et tous les dangers que j'ai signalés. On peut peut-être dire qu'il n'y a qu'un seul élu, le Christ — « Tu es mon élu », d'ailleurs. Et si nous sommes élus, ce ne peut être que dans le Christ. Je vais citer saint Paul, dans la lettre aux Éphésiens, chapitre 1, verset 4 : « En lui, Dieu nous a élus avant la fondation du monde, pour que nous soyons saints et irréprochables devant lui. » Il nous a élus — quand on regarde le contexte — dans le Christ.

Voilà. Bon, si vous avez tout compris, c'est bien : vous avez de la chance. Moi, je n'ai pas encore tout compris. Ça va, ça va, je n'ai pas été trop gourmand ? Non. S'il y a une question… Oui, il y a une question.

Échanges avec l'assistance

Le bon larron

— Oui. Moi, je trouve qu'on oublie trop vite la dernière conversation de Jésus avec les deux larrons. Apparemment, aucun d'eux n'était disciple, ni même baptisé. Et cela nous sortirait de cette histoire d'élection : l'élu, c'est le Christ. Les deux derniers hommes auxquels il parle avant de mourir ne sont pas du tout concernés ; on pourrait dire que ce sont des athées, enfin des extérieurs.

— Non, on ne peut pas dire ça. On ne connaît pas leur identité.

— Le bon larron dit qu'il a récolté ce qu'il a cherché. Donc il ne se prend pas pour un…

— Oui, mais c'étaient sans doute d'excellents juifs, apparemment, je ne sais pas — comme il y avait des sadducéens qui faisaient le coup de feu. C'était un panier de crabes, Israël au temps de Jésus, hein. Je ne sais pas… Mais je n'ai pas compris pourquoi vous citiez ça.

— Parce qu'on cherchait à savoir si l'on est de bons chrétiens ou pas…

— Non, non, ce n'était pas…

— Jésus répond par l'universalité de…

— Ah oui, c'est ça que vous voulez dire. Oui, oui. Ah oui, d'accord, c'est ça que vous voulez dire.

— Ils en font partie. Et les derniers auxquels il parle, ce sont des hommes qui, dans leur vie, n'ont apparemment rien eu à voir avec la tradition juive, ou chrétienne, qui démarrait.

— Il n'y avait pas encore de tradition chrétienne du tout. Mais bon… Je ne sais pas ce qui se passe dans la tête des larrons. Toutes les raisons sont bonnes pour dire « ouverture, ouverture », mais il n'y a d'ouverture possible que s'il y a aussi une identité. Voilà : c'est saint Paul, ce sont les Actes des Apôtres, et c'est toute la Bible, au fond.

Le judaïsme au temps de Jésus

— Une question. On voit bien quand même toute la difficulté dont a parlé saint Paul, et le drame, en fait, de sa vie, parce qu'on est quand même dans le conflit permanent. Et on peut même élargir à la condition humaine, parce qu'en fait, nous-mêmes chrétiens, et les premiers chrétiens, on a construit l'Église sur le judaïsme, et un peu sur un judaïsme défaillant à ce niveau-là. D'ailleurs, quand on lit la Bible, les textes, c'est souvent un peu là-dessus.

— Non, non, non. Mais il faut faire attention, parce que le judaïsme au temps de Jésus, ce n'est pas celui que nous connaissons aujourd'hui. Dans les principes, oui ; mais le judaïsme d'aujourd'hui est un judaïsme d'après la destruction de Jérusalem et du Temple : c'est un judaïsme rabbinique, comme on dit aujourd'hui. Il est donc difficile

de se projeter sur le judaïsme du temps de Jésus, parce qu'il n'est pas vraiment celui que nous connaissons aujourd'hui.

Clôture de la séance

Voilà. Eh bien, merci. Si vous avez envie de connaître la fin de l'histoire, il reste une séance, la prochaine. Vous avez toujours à la sortie les mémoires du père Cothenet, soit pour ceux qui ne les ont pas encore, soit pour ceux qui sont tellement enthousiasmés par leur lecture qu'ils veulent en racheter d'autres exemplaires. Il y a aussi la petite affichette pour les manifestations de fin novembre, si vous voulez retrouver les dates et les horaires. Bonne fin de soirée.